

M^{gr} François Favreau



Mes routes
ne sont pas vos routes...

**MES ROUTES
NE SONT PAS VOS ROUTES...**

Isaïe 55, 8

M^{gr} François Favreau
évêque émérite de Nanterre

LE CŒUR D'UN BÂTISSEUR

Si notre diocèse a des racines particulièrement profondes, il a une histoire relativement brève : cinq évêques seulement ont été appelés à exercer à son service le ministère des Apôtres. Après Mgr Jacques Delarue, le fondateur, Mgr François Favreau a été le véritable bâtisseur du diocèse : par les constructions qu'il a suscitées mais surtout par le Synode qu'il a initié et mis en œuvre, par l'élan qu'il a transmis et par les nombreux textes qu'il a offert à la réflexion et la méditation de tous.

Il est particulièrement émouvant de découvrir ce qui constitue comme un testament spirituel, théologique et pastoral de Mgr Favreau : la relecture en 2018 de son terrible accident de 1964. Comment oublier le visage de lutteur bienveillant du P. Favreau, durablement marqué par les stigmates de son accident de voiture au milieu d'une journée de pasteur donné à la mission ? Avec une authenticité humaine et une profondeur spirituelle magnifiées par ses facilités de plume, notre

deuxième évêque nous fait entrer au cœur de son expérience croyante de la condition humaine.

Son récit met en lumière le mystère de l'âme et du corps, la profondeur que peut atteindre la souffrance, la grâce vivifiante de l'affection et de l'amitié, la présence essentielle et discrète des sacrements : l'absolution demandée juste après l'accident, l'onction des malades reçue dans une sorte de brouillard, la communion quotidienne désirée et savourée, la joie de pouvoir enfin célébrer à nouveau la Messe au début du carême, le bienfait fraternel du sacrement de l'ordre incarné dans la fidélité d'amis prêtres à son chevet.

La méditation de Mgr Favreau prend un relief particulier au moment où une crise sanitaire mondiale a remis l'humanité entière devant la réalité de la mort dont elle pensait avoir plus ou moins réussi à s'affranchir. « En notre temps, écrit le P. Favreau avec vigueur, nous sommes coupables par omission devant ce mystère de la mort ». Comment dépasser ce qu'il présente comme un péché ? En cultivant la « passion pour l'éternité », la « passion pour la vie », l'accueil attentif de « l'aujourd'hui » qui nous est donné.

Béni soit Dieu pour ce qu'il a accompli en son serviteur François Favreau, fidèle disciple de son cher saint patron François de Sales ! Béni soit le P. Favreau pour tout ce qu'il a accompli au service de l'Église, en

Préface

particulier à Nanterre, et pour la richesse pénétrante de sa méditation ! Béni soit Dieu parce que ses chemins ont été ouverts pour nous par les pas du P. Favreau ! Qu'il reçoive en abondance la récompense promise aux bons serviteurs et que sa prière nous aide à servir et annoncer toujours mieux Celui qui est « le chemin, la vérité et la vie » !

✠ M^{gr} Matthieu Rougé, évêque de Nanterre

PRÉSENTATION

Chacun sait que Mgr François Favreau aime écrire, qu'il écrit beaucoup, qu'il écrit bien. Tout au long de son long épiscopat à Nanterre (1983-2002) il a publié de nombreux documents dont nous avons largement bénéficié et qui s'ajoutent à une liste importante de livres édités avant et après (cf. bibliographie en annexe).

Rentré dans son diocèse d'origine, Poitiers, il a continué consciencieusement à rédiger au temps de sa « retraite active ». En particulier, il a préparé et mis au point avec le style et la précision qu'on lui connaît un texte qu'il a intitulé, selon son habitude, d'une citation de l'Écriture : « Mes routes ne sont pas vos routes... » ; c'était au cours de l'été 2018 alors qu'il résidait dans la communauté bénédictine de Ligugé.

« L'événement » qu'il décrit en détails est survenu le 9 décembre 1964 sur la route qui aurait dû le conduire sans encombre de Saint-Palais-sur-Mer à

Poitiers. En réalité un terrible accident de la circulation va bouleverser sa vie et il en garde encore les stigmates sur tout le corps.

Dans un cadre très différent il en avait déjà rendu compte en 1979 ; il était alors coadjuteur de La Rochelle. Il avait à l'époque donné une contribution pour l'ouvrage collectif « Des évêques disent la foi de l'Église » (Cerf, Paris, 468 pages). Son chapitre, le neuvième, commente cet article du Credo : « Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts et son règne n'aura pas de fin ; j'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir » (pp. 261-302). Ces pages débutent par un récit de « l'événement » ; il le conclut : « Depuis ces mois d'épreuve, je sais que la question la plus redoutable et la plus vitale pour l'homme est celle de la mort, et je suis heureux de cette vie qui nous est donnée. (...) Mais voilà ! Comment communiquer ces convictions ? Comment partager cette foi ? Comment conduire sur les chemins d'éternité ? » (p. 264).

C'est à ce point que démarrent les pages que nous présentons ici : « Je m'étais fixé ce temps de retraite pour revenir sur “mon” accident et pour chercher la signification de cet événement. Cette quête m'est-elle personnelle au point d'être incommunicable ? Dois-je au contraire partager fraternellement le fruit de cette grâce ? Je ne sais. »

Présentation

Fort heureusement Mgr Favreau a bien voulu à notre demande « partager fraternellement » son témoignage et sa méditation. Assuré de notre respectueuse gratitude, qu'il en soit remercié !

M^{gr} Yvon Aybram, vicaire épiscopal

Il n'est pas bon de vivre replié sur son passé. Mais il est sans doute aussi mauvais d'en oublier les leçons. Je m'étais fixé ce temps de retraite pour revenir sur « mon » accident et pour chercher la signification de cet événement.

Cette quête m'est-elle personnelle au point d'être incommunicable ? Dois-je au contraire partager fraternellement le fruit de cette grâce ? Je ne sais. De toutes manières par la transformation qui devrait s'opérer en moi, ceux que je rencontrerai pourront participer à ma joie.

*
* *

« *Revenir sur mon accident* », l'essai est très audacieux. Le temps qui court colore jour après jour notre passé. Comment revivre ce qui est déjà vécu sans modifier ce qui fut unique en son moment !

Comment ignorer aussi qu'il y a dans un tel mémorial mélange d'échos entendus et d'authentiques souvenirs personnels.

Mais puisque, finalement, c'est la lumière de l'événement que je cherche, peu importe ces éléments de détails.

L'ÉVÉNEMENT

Mercredi 9 décembre 1964, 10 heures, route de Niort à Poitiers.

Pourquoi étais-je à cette heure-là sur cette route-là ? Pourquoi cet arrêt à La Rochelle mardi soir ? Cette halte à Niort mercredi matin ? Pourquoi ? Il y a bien des raisons mais qui n'ont d'autre intérêt, maintenant, à mes yeux, que d'avoir tissé les circonstances de l'accident. Mystérieuse alliance de la prévenance du Père et de son respect pour ces causes qui s'enchaînent et qui donnent le goutte-à-goutte de notre existence.

Il fait beau sur la route. La journée va être chargée. Maman [*Denyse Renouard, qui était membre de la Société des Filles de saint François de Sales*] à prendre à la gare à 11 heures et quelques minutes. La messe à célébrer en fin de matinée. Le départ à nouveau pour Saint-Savin où m'attendent les catéchistes. Et pour terminer la journée, une randonnée vers Loudun pour une nouvelle réunion après dîner.

Au fond de moi vivent encore toutes ces pensées livrées la veille aux prêtres aumôniers de la JOC à L'Houmeau près de La Rochelle. « Santé et maladie »... « La force d'âme » : savoir que demain peut modifier toute notre vie. « La souffrance, un scandale qui mérite notre révolte. Non notre révolte contre Dieu

à cause d'elle, mais notre révolte avec Dieu contre elle. »

Et puis c'est l'accident. Roulant à 100 km/h, je vois un camion déboîter au dernier moment. Il me coupe la route. Je n'ai même pas le temps de freiner. Un instinctif coup de volant sur la droite. Un choc terrible. Et pendant quelques dixièmes de seconde l'inconscience. Qu'avais-je eu le temps de dire ? Rien de bien édifiant : une seule pensée : « Il est fou... c'est fini... »

Comment me suis-je retrouvé par terre ? Je ne sais pas. Les avis des témoins diffèrent : pour les uns j'ai été éjecté, pour les autres je suis sorti tout seul. Quoi qu'il en soit, je me suis retrouvé étendu sur la terre. La conscience de soi alors que le choc si violent l'empêche de se retrouver totalement elle-même est terrible.

Je donne à ceux qui m'entourent les premières indications : téléphoner au Centre Diocésain d'Enseignement Religieux, téléphoner à Saint-Savin (prévenir doucement). Je pense un instant au Seigneur pour offrir. Et commence une lente agonie. Je ne sais plus que répéter : « *Faites vite* ». L'angoisse m'étreint. Je sais que j'ai le bras en morceaux. Je crois que j'ai la poitrine enfoncée. Je m'imagine que la plaie à la tête a ouvert la boîte crânienne et que s'échappe cette substance qui est centre de vie et support d'intelligence. « *Que restera-t-il demain ?* » Très vite en effet l'instinct

de conservation joue : il fait imaginer l'avenir. Mutilé de toutes parts.

La prévenance des hommes se manifeste. Le docteur arrive, il me rassure un peu pour cette blessure à la tête, il ne peut rien faire d'autre. Avant lui une femme s'est arrêtée et a su mettre un semblant de pansement. Mais surtout elle reste là, faisant écho à mes gémissements et en conseillant la patience, me couvrant au fur et à mesure de mon engourdissement.

Vingt-cinq minutes, c'est long. L'ambulance arrive. Je demande à être envoyé à l'Hôtel-Dieu à Poitiers. À nouveau il faut attendre : trente-six kilomètres à faire.

Me voilà dans la salle des urgences : Georges Charbonnier [*prêtre du diocèse de Poitiers décédé en 1998*] est là : j'ai la réaction de lui demander l'absolution. Mais je n'ai plus guère conscience de ce qui se passe. Le plus intime de moi est réduit au silence. Comme si le corps ne le portait plus !

Souvenir encore que le douloureux déshabillage, surtout à cause du bras. Souvenir que l'ordre est donné de me raser la poitrine. Puis tout bascule.

*
* *

9-23 décembre

S'ouvre une longue période où entre vie et mort je vais hésiter.

S'ouvre une longue période dont je ne garde plus la mémoire. Une nuit où tout se mélange pour donner un cocktail assez amer. Sensation de cauchemar, sensation de torture.

S'ouvre une longue période dans laquelle, à mi-chemin entre la conscience et l'inconscience, je ferai l'expérience d'une autre manière de mourir : mourir sans s'en rendre vraiment compte. La nuit où je reçus le sacrement des malades m'en garde l'impression : de l'extérieur Georges Charbonnier et Jacques Mondon [*prêtre du diocèse de Poitiers décédé en 2018*] me voyaient participant, répondant faiblement ; moi j'avais l'impression qu'il fallait faire cela sans trop savoir pourquoi et, en même temps, je croyais m'enfoncer lentement dans une mer qui allait m'engloutir.

Dans ce temps il n'y a plus pour moi de calendrier. Des éléments qui surnagent et que je ne saurais classer. Il faudrait que je demande ce récit aux spectateurs.

Que mon Évêque [*Mgr Henri Vion qui l'avait ordonné prêtre*] soit venu me voir le soir même. Que

j'ai reconnu un infirmier comme ancien paroissien. Que je me sois plaint de ne voir aucun médecin. Que j'ai été soigné. Voilà ce que je veux bien croire. Mais je ne sais pas.

J'ai souvenance d'avoir appelé par leur nom ceux qui venaient me veiller. J'ai souvenance d'avoir eu préoccupation de mon calendrier, au moins la première semaine ! C'est tout.

Quinze jours sans nourriture autre qu'un incessant goutte-à-goutte. Quinze jours où tout s'accumule dans un organisme trop violenté : péritonite à double reprise, perforation spontanée du gros intestin, fistulisation, jaunisse, crise d'urémie, tachycardie. Et j'en oublie peut-être.

Au tableau des souvenirs affreux : surtout l'impression que l'on me torturait. Comme je me débatais de trop, on avait renoncé au goutte-à-goutte par les pieds et on me le faisait au seul bras accessible : le bras droit. Mais lui aussi remuait et l'aiguille sortait : si bien qu'il fallut passer le poignet dans une espèce de « menotte » ! Et voilà que dès que j'arrivais à me dégager par les trésors d'astuce que ma main inventait, il y avait toujours quelqu'un qui se précipitait pour me rattacher.

Au tableau de l'affreux, encore l'impression que l'on me trompait, que l'on complotait contre moi. Quand Maman allait à la porte dire un mot à mon visiteur ami, je croyais qu'elle disait des choses contre moi... Ou encore, le jour où je réclamaï la communion demandant pourquoi on me la refusait, je crus que l'aumônier ne m'avait donné qu'un bout de carton pour me faire croire que je communiais.

À ce même palmarès, je dois noter les cauchemars, les délires. Tout se confondait : je n'étais plus dans un hôpital mais dans des édifices inconnus où l'on faisait des expériences sur moi en me soignant. Ce qui s'est révélé être la cuisine, me semblait caverne menaçante avec ses bruits bizarres. L'infirmière-chef était complice du chirurgien et tramait quelque noir dessein. Quant à celui qui me gardait, je le traitais de faux-frère puisque je le voyais dans mon cauchemar m'appuyant de toutes ses forces sur le ventre pour m'empêcher de me lever.

Mais de cette époque me reste aussi la conviction que l'un des éléments qui m'ont sauvé, c'est l'affection dont j'étais entouré. Admirable présence maternelle. Admirable présence de l'équipe (de tous les membres du Centre Diocésain). Admirable fidélité nocturne de mes frères prêtres. Admirable écoute de Sœur Madeleine. Besoin intense d'une présence

sensible : une main tenue, un regard. Tel était mon véritable lien avec la vie.

*
* *

Il me faut rappeler aussi une expérience douloureuse que je ne saurais dater mais qui a dû précéder ou amorcer le mieux de Noël.

D'où est venu le mal ? Pourquoi cette nouvelle torture ? Je ne pourrais le dire. J'avais en tout cas perdu conscience de ma personnalité, gardant une semi-conscience de mon existence corporelle.

Réduit à l'impuissance, cloué au lit j'ai sans doute cru être revenu à cette petite enfance liée par toute sa faiblesse à ceux qui l'entourent. Et de m'inquiéter pour savoir si je sortais de l'enfance... si j'accédais à l'adolescence... avant de pouvoir prétendre recouvrer ma personnalité. Mais plus profondément encore que cette hallucination d'une renaissance et d'une recroissance, la douleur était là harcelante. « *Qui suis-je ? Que reste-t-il de moi ? À quoi me raccrocher ? Sur quoi m'appuyer pour être sûr de mon existence ?* » Des heures durant, ces questions venaient : je pensais n'avoir plus de boîte crânienne, plus de mâchoire, plus de ventre. Et aucun moyen pour vérifier !

Deux éléments entrèrent en jeu pour me permettre de me retrouver. Maman commença à me lire quelques-unes des lettres que je recevais : si on m'écrivait, c'est dire que j'étais quelqu'un à qui l'on tenait, l'amitié exprimée fit ainsi son œuvre de salut. Et surtout, je pris conscience de la toilette que l'élève infirmière venait me faire. Toilette générale chaque matin. Pour qu'elle puisse ainsi laver tout un corps, il fallait donc que ce corps soit en entier. Par ce corps qui avait subi les dégâts de l'accident, je redécouvrais mon existence. Lien merveilleux et indescriptible du corps et de l'âme.

Et c'est ainsi, sans logique, sans transition qu'un matin je sus, dans mon épuisement physique total, que je sortais du tunnel. Je reconnus enfin les murs de ma chambre : je n'avais plus l'impression de n'être jamais au même endroit. Je retrouvais tous mes souvenirs.

Avec l'aide de ceux et de celles qui m'entouraient, le cauchemar s'estompait.

D'ailleurs un yaourt passait. Il était évacué. C'était la renaissance.

Et puis j'avais droit à mon transistor : j'étais réintroduit dans le monde des vivants.

*
* *

De cette période je ne peux parler qu'au passé, voire qu'au conditionnel ! C'est une tranche de vie que l'oubli a dévorée.

23 décembre-16 janvier

Le goutte-à-goutte est enlevé. Enlevés aussi ces infâmes tuyaux de vidange qui passaient par le nez.

Je ne puis rien par moi-même. Allongé sur le dos sans pouvoir même soulever la tête. Seul le bras droit apprend à servir tout le corps écrasé.

La respiration est rapide. Je ne peux pas beaucoup causer.

Mais je découvre l'hôpital et sa vie. Du dedans. Comme usager.

Le remue-ménage qui commence à 6 heures. La communion qui a lieu vers 7 heures 15. Le café au lait. Les infirmiers qui nettoient. Le médecin qui passe traînant plus ou moins de monde suivant les matins et suivant l'intérêt du client. La toilette, moment désiré pour le bien-être qui s'ensuit. La lecture que Maman fidèle à apparaître vers 6 heures 30 fait. Le déjeuner vers 11 heures 30-12 heures. Un déjeuner qui n'arrive jamais à être tout à fait chaud. Et bien sûr les piqûres, le pouls, la température, la tension...

L'interlude de 12 heures 30 à 14 heures avec la présence si délicate de Madame Lefèbvre (puis quand je prends des forces avec la présence de mon transistor). Et la longue après-midi avec ses nombreux visiteurs.

Le soir dîner à 18 heures-18 heures 30. De nouveau un interlude avant d'essayer de dormir. Le soir vers 21 heures 30, Sœur Madeleine et sa friction, son souci des draps bien tendus.

Pendant ces jours qui suivent le mieux du 23 décembre je fais mon apprentissage de grand malade. Avec Sœur Madeleine je conviens d'être patient : « À chaque jour suffit son possible ». Je revis puisque mon âme a repris place et que mon cœur est à nouveau aux commandes.

Du grand malade je retiens la totale dépendance vis-à-vis de son entourage : je ne peux rien faire par moi-même. Attendre que l'on puisse s'occuper de moi.

Parce que, revenant de loin je dois tout réapprendre dans l'usage de mon corps : lever la tête, s'aider un peu, s'asseoir, marcher. Le grand malade sait par réapprentissage que les gestes de la vie courante sont autant des victoires que des merveilles.

Comme grand malade, je sais l'importance des petites choses. J'ai pleuré de joie devant un pot de fleurs, seul horizon qui m'était offert, signe d'une amitié qui

réchauffait le cœur. Ces azalées du 1^{er} Janvier resteront longtemps dans mon cœur (il y avait d'autres fleurs, mais j'étais trop fatigué pour les aimer).

Le grand malade a un univers très petit. Aux dimensions de sa chambre. Puisque tout ce qui fait la vie des autres (les bien-portants) lui est désormais interdit. Lorsque le corps permet au cœur de s'exprimer et de vivre, il n'en va plus de même.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce temps d'hôpital. Beaucoup sur la joie des visites reçues malgré la fatigue encourue : Papa [*Charles, qui était notaire à Saint-Savin-sur-Gartempe*] faisait tout pour venir me dire bonjour ; les frères et sœurs [*François est l'aîné d'une fratrie de huit enfants*] se succédaient pendant les vacances de Noël.

Beaucoup sur le dévouement du personnel hospitalier dans son ensemble (spécialement les infirmiers malgré une tâche très rude : n'est-ce pas Olivier, « mon » infirmier de nuit du dimanche au vendredi ?).

Beaucoup sur la délicatesse des deux aumôniers, chacun à sa manière disant son attachement et apportant son soutien.

Quant aux religieuses, une secrète fraternité d'âme de personnes consacrées à Dieu explique que j'ai trouvé près d'elles compréhension et sollicitude. J'ai

trop souvent attendu Sœur Madeleine parce qu'elle savait écouter pour oublier la leçon de son dévouement. (A sa voix, elle était reconnaissable de loin, Sœur Madeleine).

*
* *

Le mieux s'affirmait, j'attends le « laissez-sortir » du chirurgien. Il vient un jour enfin ! Sous forme de promesse : « *Je ne veux plus vous voir ici dimanche prochain* ». Puis sous forme de réalité : « *Trouvez une ambulance et partez !* »

Une bouteille de champagne célèbre cette sortie avec les infirmières. Une joie neuve à voir un coin de ciel bleu et à retrouver la maison.

J'aimerais écrire le récit détaillé de ces jours d'hôpital. Tant de petites choses les ont marqués. Mais là n'est pas le but de ce rappel des événements.

16 janvier et au-delà

Papa a préparé le salon comme seul un père peut le faire pour accueillir l'enfant blessé. Les murs de ma chambre nouvelle sont déjà plus larges... Et puis je suis chez moi.

L'événement

C'est l'histoire sans histoire d'une longue convalescence. Des petits mieux. D'un escalier monté. D'une sortie tentée. De la messe à nouveau célébrée au début du Carême. Pour ces mieux il a fallu des mois de soins attentifs. Une Maman à l'affût des besoins du malade.

C'est l'histoire d'une amitié sans faille de la part de Georges et de Jacques, toujours au rendez-vous de mes désirs.

Puis viennent les grandes audaces et les premiers projets. Et en même temps un nouveau rappel. La tête dont je n'avais pas souffert qui se signale à mon bon souvenir.

Et me voilà revivant l'événement pour méditer sa signification.

SIGNIFICATION D'UN ÉVÉNEMENT

Un événement aux exemplaires indéfiniment multipliés. Par la loi des grands nombres. Par l'imprudence des hommes. Par la fragilité des mécaniques. Un accident parmi des milliers, parmi des millions.

Mais cet accident c'est moi qui en fus victime, moi qui l'ai vécu. Je voudrais dire comment il a retenti en moi. Je voudrais chercher quelles lumières en retenir pour aujourd'hui. Et pour demain, si demain m'est donné.

Je suis de la catégorie « blessé grave » ! Je suis aussi de la catégorie des blessés choyés, gâtés. Une chambre et non une salle commune : j'étais trop mal ! Mais surtout cet entourage si fidèle, une mère avec moi tous les jours ; des frères prêtres pendant vingt-cinq longues nuits ! Et tous, tous avec leurs visites et leurs cadeaux, leurs silences et leurs sourires. Maman entourée au Centre Diocésain et à la Maison des Œuvres comme une deuxième blessée qu'elle était en son cœur. Des religieuses à la délicatesse inlassable et pour elle et pour moi, etc.

Il me fallait bien le dire car il y en a tant qui sont sevrés de cette prévenance multiforme.

A - En quoi cet accident fut-il une épreuve ?

En quoi cet accident m'a-t-il éprouvé ? Il n'est plus question ici des dommages corporels subis, ni même immédiatement de la douleur supportée. Il est question du retentissement en mon être profond de ce choc si violent et de ses suites si longues.

Épreuve : qu'est-ce que cet événement est venu tester en moi ? En quoi m'a-t-il mis à l'épreuve ?

1 - L'épreuve de la souffrance

« *Ceux qui ne se posent aucune question et qui n'en posent aucune sont plus faciles à soigner.* » Voilà ce qu'en gros m'a dit, un jour, Sœur Madeleine. J'en retiens ceci : que la souffrance retentit plus ou moins suivant les êtres, que les sensibilités réagissent toutes différemment. Et que donc je ne peux témoigner que de la souffrance qui fut mienne sans juger de celle de mon voisin. La souffrance n'appelle guère d'explications de la part de ceux qui souffrent : elle souhaite être écoutée.

La souffrance m'a mis à l'épreuve sous deux formes. Deux formes très distinctes dans le temps.

– La première forme fut la moins douloureuse et la plus cruelle. Je m'explique. Le choc de l'accident, le choc opératoire furent si rudes qu'ils me privèrent

apparemment de mon âme. Les réactions que j'avais n'étaient plus « commandées », « maîtrisées ». Les instincts et la semi-conscience seuls se manifestaient.

Cet état fait de la souffrance physique une réalité assez peu ressentie. En cela il est relativement peu douloureux. Mais cet état est le plus cruel car il enferme dans la souffrance sans possibilité de communiquer avec autrui.

Cette forme de souffrance prive l'être humain de la conscience et de la maîtrise de lui-même. Elle anesthésie. Elle est cruelle en sa douceur même. Peut-être introduit-elle dans une proximité plus réelle de ceux qui subissent sans jamais avoir eu de véritable vie intérieure (ce qui n'est jamais de leur seule faute).

Quelles impressions demeurent en moi à l'évocation de ce temps-là ?

Prisonnier de son mal, seul avec lui, impossible de le dire : on le crie. Le coma représente un autre monde. La semi-conscience fait de l'entourage un univers d'étrangers et si l'instinct appelle, s'accroche, la semi-conscience souffle de se méfier. « *Pourquoi me fait-on souffrir ? Pourquoi ne me soigne-t-on pas ? Pourquoi ne m'aide-t-on pas ?* »

Envieux du « bien-portant ». Le besoin de vivre est là qui mobilise les forces disponibles et qui s'exprime

comme il peut. « *Pourquoi n'ai-je pas le droit de marcher ? Pourquoi m'attacher sur mon lit ? Pourquoi me refuser à boire ?* » Il me souvient qu'Olivier proposait à mes « gardiens de nuit » du café. Sans arriver à le dire, j'avais l'impression d'une injustice. J'enviais le café de celui qui y avait droit. Cette envie prend des formes multiples. Le visiteur qui passe, pourquoi a-t-il le droit de s'en aller alors que vous, vous êtes cloué, lié sans pouvoir bouger. Le dimanche qui isole davantage puisque l'hôpital marche au ralenti, le dimanche laisse un goût d'amertume. Le médecin qui passe et juge, que comprend-il à la misère de celui qui se plaint ?

Affamé de prévenance. Qu'une infirmière soit fatiguée, que la Sœur soit en retard, que telle personne soit un peu brusque, voilà qui retentit douloureusement. Incapable de se mettre à la place de l'autre, le « souffrant » a mal doublement lorsqu'il a l'impression qu'il est négligé, oublié, mal traité.

La souffrance lorsqu'elle est trop violente, blesse aussi l'homme en sa possibilité de savoir, de vouloir, de pouvoir. Elle met l'être humain dans un état de passivité. Le trop grand malade, le traumatisé n'a à offrir au mystère d'amour de son Dieu que la plainte inexprimée et inexprimable de son écrasement. Il est devenu supplication en toute sa chair, puisqu'il lui est retiré de pouvoir supplier.

– Du passage à la deuxième forme d'épreuve, un fait donne le signal. Il paraît que j'ai passé les quinze premières nuits sans dormir, je ne m'en souviens pas. Par contre en reprenant conscience de moi, j'ai commencé à avoir peur de la nuit, à me demander avec angoisse comment il fallait faire pour dormir, à redouter les longues heures de l'insomnie.

Cette deuxième forme fut plus douloureuse mais moins inhumaine. Je commençai à comprendre qu'il puisse y avoir tel retard aux soins attendus. Je commençai à accepter qu'il faille de la patience pour reconstituer un organisme à bout de souffle. Je commençai à offrir. J'essayai de sourire à ma peine.

La souffrance présente alors son vrai visage : celui de l'injustice. Elle l'avait déjà lorsqu'elle bloquait mes réactions humaines. Mais elle émergeait maintenant seulement comme scandale à ma conscience.

Par grâce du Seigneur, par mérites obtenus à travers d'innombrables prières, je n'ai pas connu la révolte comme une véritable tentation. Mais je me suis posé la question lors de ma convalescence ; cette insidieuse interrogation qui est le lot de ceux qui souffrent : « *Pourquoi moi et pas un autre ?* »

Il me semble que je tiens là une clef, le passe-partout de la douleur ou de la misère : « *Pourquoi moi*

et pas tel ou tel autre ? »

« Pourquoi moi ? » Il y en a tant qui passent à côté - tant qui, par leur manière de conduire, le mériteraient dix fois plus. Pourquoi cet accident et ses séquelles ? Pourquoi ces longs mois d'inactivité ?

Malchance, fatalité, lots de ceux qui sont « éprouvés » - ou quoi ?

La souffrance n'a pas de réponse terrestre décisive. Elle est nuit, brouillard. Elle est non-sens. Il n'y a pas de raisons humaines pour que ce soit moi plutôt que tel confrère. Il n'y a pas d'explication.

Ce « pourquoi moi ? » rejoint aussi le « pourquoi la souffrance ? ». Mais alors qu'il est facile de discuter sur la souffrance il est plus mal aisé de la porter.

L'épreuve de la souffrance force à en appeler à la justice divine, à un juste rétablissement des choses. Il y en a tant qui n'ont pas eu leur compte de bonheur. Leur compte d'amour. Leur compte de santé. Leur compte de beauté.

Guérissable est en nous l'envie d'avoir autant ou plus qu'autrui. Inguérissable le besoin d'obtenir ce que corps et cœur désirent.

L'épreuve de la souffrance introduit dans le mystère de la Providence. Non, il n'y a pas une organisation céleste d'épreuves humaines : il n'y a pas davantage

une organisation céleste de prévention contre les épreuves (même si le Seigneur peut toujours intervenir et intervient peut-être plus que notre « incroyance » ne le pense). Il y a le mystère : entre les mains du Seigneur une existence dont les événements établissent le tracé, une existence qui prise en charge, par un cœur d'homme, devient une histoire qui affronte l'événement. Une existence dont, quel qu'en soit le contenu, le Seigneur veut, avec nous, tirer le maximum de fruits.

2 - L'épreuve de la modification des conditions de vie

La souffrance - sous forme de maladie - m'a toujours paru un signe clair de la part du Seigneur, un de ces événements qui précisent sans hésitation possible le chemin à suivre : vivre son état de malade puisque tel on est devenu. (Sans doute faudrait-il penser à ceux qui n'ont ni le droit ni la possibilité d'être malade : c'est un autre drame de la douleur des hommes).

Mais une maladie se fait souvent annoncer : plus ou moins consciemment la psychologie s'y prépare. Ou bien lorsqu'elle arrive subitement, on apprend vite qu'elle ne vous retiendra qu'un moment.

En ces jours de décembre l'épreuve fut autre. D'un instant à l'autre tout fut changé : un calendrier chargé, des projets multiples, des ouvrages en cours, des

recherches sur la vie d'équipe, tout fut stoppé, tout fut bloqué. Un autre programme s'imposait : opération - soins - lit - avenir hypothétique.

D'un instant à l'autre ce qui semblait devoir être ma vie pour cette année, devint rêves, ambitions, fumées. Une autre vie s'ouvrait : entre des murs d'hôpital, entre des murs d'une chambre, dans l'étroit périmètre des forces se récupérant.

L'épreuve garde longtemps son poids d'inconnu. Aux premières heures, les blessures étaient si graves qu'elles laissaient augurer de lourdes séquelles. Puis ce fut le bras dont les progrès furent lents et la tête dont il fallut vérifier l'équilibre. À chacune de ces étapes la question était là : de quoi demain pourra-t-il être fait ?

Je dois dire que, très vite, la mémoire retrouvée, la conscience récupérée m'ont libéré de la crainte la plus angoissante. Mais n'ai-je pas vécu un exemple de ce qui arrive quotidiennement ? L'épreuve survient : l'univers familial vacille : que devenir ? Nombreuses sont les vies où ces interruptions, ces modifications profondes jettent le désarroi. Mal préparé, l'homme se refuse à accepter cet inattendu, cet inacceptable qui est cependant devenu le réel. Non seulement il souffre, non seulement il pleure, mais il aggrave son mal, poursuivant un monde de sécurités et d'habitudes qui vient d'être bousculé, voire détruit.

Accidents graves de toute sorte : infidélité d'un conjoint, mort d'un enfant ou d'un époux, effondrement d'une situation, maladies ou infirmités. Longues litanies de ces lendemains qui ne sont plus à la couleur des aujourd'hui. Forts de ses réussites et de ses joies présentes l'homme a du mal à imaginer qu'il n'ait pas droit à ce que cela continue. (Pris par les exigences de sa vie, il n'a pas non plus à envisager constamment la catastrophe.) Mais le Seigneur ne nous demande-t-il pas d'être prêt ? Autrement dit de ne jamais faire d'une étape le but de la route, de ne pas prendre les voies pour la terre promise et donc d'être prêt devant ce lendemain inexorable qu'est la mort. Et lorsqu'il nous demande d'être prêt n'y a-t-il pas aussi une autre forme d'invitation : dans l'amour de la vie qui est nôtre, dans l'attachement à tout ce qui nous est donné, garder le cœur libre, « détaché », pour ne pas confondre en cas d'épreuve nos vues avec ses vues, nos projets avec les siens.

Non une obsession du pire, non un détachement préventif de tout, mais dans la passion pour aujourd'hui, demander la grâce d'accueillir le lendemain quel qu'en soit le contenu. La force d'âme tient dans cette disponibilité.

Épouser ces lendemains mutilés, accidentés, ne se fait pas sans peine ni lutte. Le fatalisme n'est pas évangélique. Mais il est évangélique de se fier à

« l'heure du Père » (évangile selon saint Jean 13, 1) plutôt qu'à sa propre montre.

Et puis ces nouveaux aujourd'hui de pleurs et de larmes auront à leur tour leurs lendemains.

3 - L'épreuve de la foi par les questions de la mort

Savoir que l'homme est voué à la mort. Voir mourir près de soi ceux que l'on aime. Assister des mourants. Autant de science et d'expériences que j'avais comme tout prêtre. Mais ce que j'ignorais, c'est qu'au fond de soi, quand on est dans la force de l'âge, c'est toujours l'autre qui meurt. Et les leçons de ces contacts avec la mort pour profitables qu'elles furent pour moi, ont été finalement sans doute quelque peu irréelles. J'ai aujourd'hui l'impression d'avoir vraiment approché la mort d'une double manière. D'abord dans l'instant où j'ai vu le choc et l'ai cru sans appel. Puis dans la semi-conscience de ces heures où le corps se débattait pour reprendre pied dans la vie. « Mort sur le coup ». « Mort dans la pénombre d'heures vides d'âme ». La question est devenue bien réelle car c'est en mon corps qu'elle s'est inscrite.

Une autre réflexion me vient à ce sujet. L'aspect de la mort doit être tout autre pour le vieillard au corps usé et qui d'un même sommeil s'endort à ses activités

terrestres et s'endort pour passer en éternité. Le corps doit moins se défendre et le cœur doit plus s'y attendre. Mais à trente-cinq ans, il n'est pas « possible » de mourir : trente-cinq ans n'est pas un âge voué à la mort. Trente-cinq ans ce n'est que la moitié du chemin parcouru pour nous autres occidentaux. En pleine activité, en pleine réalisation, en pleine vitesse... Non ce n'est pas imaginable. Ce n'est pas l'heure. Il y a erreur. Comment alors ne pas ressentir à l'extrême l'« injustice » de la mort.

C'est sur ce fond de tableau que la mort est venue fouiller ma foi. Mettre celle-ci au pied du mur. Non intellectuellement mais charnellement. Il va sans dire que c'est « après coup » que ces interrogations sont montées. C'est « après coup » que je me suis dit : « *Si l'heure avait été venue* ». Et les voilà mes interrogations dans la brutalité, dans la pauvreté : « *Y a-t-il un lendemain à la mort ? Que vais-je trouver lorsque de moi ne restera plus qu'un corps sans vie ? Ma foi aura-t-elle été vaine ? Pourquoi cette incertitude ? Pourquoi cette non-clarté ? Pourquoi ce passage dans la nuit ?* » Oui, pourquoi ? Et c'est sans doute ce « pourquoi ? » qui m'a le plus éprouvé, qui m'a trouvé le plus démuné. Comment le Seigneur ne nous donne-t-Il pas davantage d'assurance ? davantage de moyens de savoir ? davantage d'éléments pour être sûrs ?

Pourquoi ce goût amer d'un « anéantissement » apparent ? Pourquoi cette angoisse ? Agonie du Seigneur au jardin des Oliviers, pourquoi ne nous délivres-tu pas du même poids de sang à suer ? Rien ne me retient à la vie : je ne suis indispensable à personne ; la seule chose que je redoute, c'est de mourir avant mon père et ma mère pour la peine qui sera leur. Alors pourquoi cette angoisse devant le pas à franchir ? Pourquoi ce recul au moment de s'endormir entre les mains du Seigneur ?

Aujourd'hui il fait beau... la vie est revenue... les forces gagnent du terrain... le travail apostolique va reprendre. Les questions que je me rappelle en ce matin, ces questions se font moins pressantes. Mais à aucun prix je ne veux les oublier. Parce qu'elles font ricochet. En effet, elles furent plus viscérales qu'intellectuelles, elles secouèrent plus mon désir de vivre que ma foi. Mais alors si ma foi me dit : « *La mort est naissance, elle est accouchement ; il y a une certitude : le Seigneur est ressuscité et nous allons ressusciter avec Lui* », pourquoi ne pas prendre plus au sérieux cette réponse de la foi ? Pourquoi ne pas prendre plus au sérieux cette rencontre que nos cœurs désirent ? »

Je suis effrayé par l'inconscience et l'inconsistance de nos vies qui fuient l'idée de la mort, qui s'accrochent

au fragile donné de l'existence, qui se contentent d'une médiocrité sans conséquence.

En notre temps, nous sommes coupables par omission devant ce mystère de la mort. Occupés à flatter un univers qui fait l'inventaire de ses valeurs, besognant pour ne pas nous laisser distancer par lui dans la louange qu'il entonne à ses œuvres, nous omettons l'essentiel. Nous omettons de juger cet univers qui mérite amour, respect et louange par la fin à laquelle il tend. D'aider les hommes à se mettre en face d'une destinée qui est leur. De rappeler que c'est à la lumière de la résurrection que s'éclaire le quotidien terrestre ! Nous taisons le ciel pour nous attirer la sympathie de la terre. N'est-il pas temps de montrer enfin que ce « ciel » déjà commencé trie ses matériaux dans nos œuvres humaines et qu'il importe de chercher ceux qui ne seront victimes « ni de la rouille, ni des voleurs ».

B - Quelles invitations retenir de cette épreuve ?

« *Si après un choc pareil, vous n'êtes pas converti, je ne sais pas ce qu'il vous faudra* », à travers l'humour d'une conversation à plusieurs, cette réflexion m'est restée. C'est vrai : si après un choc pareil, je ne retiens rien des signes du Seigneur, c'est à désespérer... de moi !

Le temps estompe toutes choses. Des événements qui semblaient inoubliables ou irréparables deviennent lentement du passé. Du passé oublié. Peut-être en sera-t-il de même pour cet accident ! Je souhaite même qu'il ne soit pas trop longtemps l'objet de conversations indéfiniment répétées. Mais pour le moment j'ai l'impression qu'il manque une étape dans mon existence. J'ai l'idée que je n'ai pas le droit d'être tout à fait le même si je veux profiter de la grâce offerte.

Et peut-être les traces charnelles aidant n'oublierai-je pas trop que le temps est court qui me sépare de la Rencontre avec le Seigneur.

*
* *

Voilà comment je classerai dans ce qui me paraît être « leçon de mon accident », trois éléments parmi tous ceux qui font une vie :

- 1/ Passion pour l'éternité
- 2/ Passion pour la vie
- 3/ « Aujourd'hui » seul m'est donné

Autant de leçons qui constitueront l'objet de recherches tout au long de cette année. Autant de fruits dont je souhaite d'une façon ou d'une autre le partage.

1 - Passion pour l'éternité

Puisque la mort est pour demain et que cette échéance est ce pour quoi nous sommes nés, alors tournons nos regards vers ce but de notre vie et tirons les conséquences de notre foi.

a - Demander une conscience de plus en plus vive de l'essentiel

Dans l'existence humaine, quel est l'essentiel ? À quoi l'homme doit-il accrocher tous ses rêves ? Sur quoi peut-il porter toutes ses forces ? L'honnêteté force à répondre : ni sur la réussite professionnelle, ni sur l'amour humain épanoui, ni sur la santé, ni sur l'argent, ni sur la puissance, etc. Car il est trop d'hommes pour qui ces objectifs sont inaccessibles ou manqués : car surtout ceux qui en font l'expérience, gardent cependant au cœur un goût d'inachevé, d'instable, de destructible. De tout ce qui peut faire le bonheur et la réussite d'un homme, la mort force à se demander : « À quoi bon ? À quoi cela sert-il ? »

...

En Jésus-Christ nous avons la lumière sur cet essentiel. Lumière qui fait mal aux yeux et qui les laisse troublés. Lumière qui devient pour nous la grâce de notre vie. Il y a un lendemain à la mort : le Vendredi

Saint n'est pas un dernier acte mais un prologue. Et ce lendemain éternisera l'œuvre de notre existence en la transfigurant dans la joie de Dieu ou en la laissant à son éternel échec de refus.

L'essentiel est que la vie n'est qu'un prologue, le temps où s'apprend l'alphabet divin. La vie est à l'image d'une grossesse et la mort à celle d'un accouchement. Notre émerveillement terrestre n'est rien à côté de ce qui nous attend.

Alors comment ne pas supplier le Seigneur de nous donner une conscience aiguë de cette situation qui est nôtre ? Comment ne pas Lui demander de ne jamais oublier que l'essentiel pour un homme, c'est en fin de compte d'entrer dès aujourd'hui - par la foi - dans le mystère d'Amour de Dieu ? L'alphabet divin, c'est l'alphabet de l'Amour, de la Charité. Et qu'il nous soit donné dix ou trente ou cent ans d'existence, ce cadeau ne nous est fait que pour apprendre à aimer. Apprendre à dire à Dieu, Père, par Jésus-Christ, grâce à l'Esprit.

« Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est Amour. » (1 Jean 4, 8).

...

Nous sommes pour la vie avec Dieu, en Dieu. Nous sommes pour la vie en abondance. Mais jamais, malgré la peur, le désir de rencontrer Dieu ne grandira

vraiment en nous, si nous ne chassons pas de nos mentalités toutes nos congelantes conceptions de l'éternité.

Non, le ciel n'est pas un spectacle sans fin à la manière d'un théâtre réussi dont on ne quitterait pas les fauteuils. Non, le ciel n'est pas une prière sans fin si de la prière nous gardons l'image décevante de nos pauvres essais terrestres : une liturgie même bien organisée doit finir par être lassante.

Le ciel, c'est vivre. Vivre d'un amour enfin victorieux et pacifié. Vivre d'admiration et de louange. Vivre de création et de don. Vivre de la vie de Dieu.

Plus je vais, moins je n'ose mettre de traits dans mon imagination sur le visage de Dieu. Plus je vais, moins je sais de quoi sera composée cette éternité de la joie qui s'appelle bonheur. Je m'en remets au Seigneur du contenu de cette éternité, mais je sais qu'aucun des désirs humains les plus fous et les plus normaux à la fois ne sera déçu. Car en Dieu sont la Vie et l'Amour.

b - Projeter la lumière de l'éternité sur notre vie

De cette découverte, de cette re-découverte de l'essentiel, il importe de tirer conséquence.

« À quoi sert de gagner l'Univers... » (Luc 9, 25).

« Insensé, cette nuit même, on va te redemander ton âme. » (Luc 12, 20).

Cet essentiel, « entrer dans le mystère d'Amour de Dieu », Jésus-Christ l'appelle « accueillir le royaume ». La seule chose sérieuse, c'est de ne pas manquer le Royaume. Et voilà qui vient troubler notre bonne conscience trop vite heureuse de confondre ce royaume et l'aménagement du territoire. Regardons en quelles occasions le Christ montre que l'essentiel a été manqué... L'Évangile est cruel.

Mettre en ordre ses affaires, ensevelir son père, il est trop tard.

Faire agrandir ses greniers, faire des projets, des plannings, il est trop tard.

Essayer des bœufs, visiter une propriété, il est trop tard.

Aller en voyage de noces, il est trop tard.

« *Il est trop tard* », et nous ne comprenons pas. Car toutes ces activités appartiennent au devoir d'état d'hommes et de femmes vivant sur cette terre. Faut-il donc tout abandonner de cette vie pour mériter l'autre ?

Là n'est pas l'intention du Christ : mais la lumière de l'éternité nous interdit de nous préoccuper de ce dont nous avons à nous occuper. Elle nous interdit de nous laisser absorber par nos tâches quotidiennes.

« *Marthe...* »

La lumière de l'éternité nous invite à gagner le dedans de nos cœurs pour voir comment de chaque chose nous pouvons faire un chemin pour la Charité.

La lumière de l'éternité nous invite à donner à notre existence si passionnante et si attachante soit-elle, son caractère relatif. Accepter cette lumière, c'est nous mettre en mesure de reconnaître le Royaume et de l'accueillir.

...

Un autre point s'éclaire à cette lumière. Pour bien juger de l'homme que nous devons être, de la vie que nous devons mener, nous ne pouvons nous fier à notre propre jugement, nous ne pouvons nous laisser guider par la mode des temps. L'Église nous précise bien ce devoir qui est nôtre. Mais elle ne la fait qu'en référence à ce à quoi nous sommes appelés.

Ce qui s'impose à nos cœurs c'est ce qui demeure éternellement. À savoir l'homme selon le Christ, l'homme devenu semblable au Christ grâce à la Charité.

Nous ne pouvons que mal justifier tel ou tel commandement de Dieu ou de l'Église parce que finalement nous tentons notre explication à l'intérieur des limites de l'existence terrestre.

N'est-ce pas là encore une certitude renouvelée ?

Faire passer notre vie au prisme de l'éternel pour discerner le vrai du faux, l'authentique de la contrefaçon.

...

Cette même lumière met en relief enfin la charte de notre présence au monde.

Saint Paul nous y définit comme des étrangers et des voyageurs. Drôle de manière d'être présents au monde, et cependant...

Des étrangers : nous ne sommes pas des étrangers au sens où nous ne serions pas de la terre. Nous sommes de la terre. Nous sommes déjà avec Dieu sur cette terre. Mais nous y sommes en condition d'étrangers. Les véritables beauté et grandeur de notre patrie ne sont pas encore manifestées.

L'éternité ne nous fascine pas pour nous sortir de la condition terrestre. Elle nous apprend que cette condition n'est qu'une première manière d'être avec Dieu ! Une manière inconfortable qui ressemble plus à l'absence qu'à la présence. Mais une manière réelle. La seconde manière d'être avec Dieu dans ce monde sera celle de la gloire et de la joie sans voile. Il n'y a pas d'autre monde que notre univers. Nous n'aspérons pas à un autre monde. Nous désirons de tout notre cœur être « autres » dans ce monde qui est celui de notre Père.

Des voyageurs : ce titre complète le précédent. Nous ne faisons pas comme si nous vivions la dernière condition de notre existence, comme s'il n'y avait pas d'« après ». Nous sommes des voyageurs, des gens qui n'ont pas le droit de s'installer sous peine de perdre leur titre.

Mais ce voyage que l'on nous a reproché, voyant là la raison de notre indifférence à la terre, ce voyage n'a rien de spatial. Il ne s'agit pas de quitter la terre pour gagner le ciel.

Nous sommes appelés à un voyage « au-dedans ». Un voyage au cœur de nous-mêmes et de l'univers. Un voyage vers le mystère.

Plus que quiconque nous sommes présents au monde. Plus que quiconque nous aimons la terre. Du moins Dieu nous en fasse la grâce.

Mais nous essayons de ne pas trahir la terre et le monde en les réduisant à n'être que l'occasion d'une existence fugitive et sans signification. Nous voulons l'homme selon sa densité d'éternité.

Nous bâtissons la terre pour sa transformation dans la gloire de Dieu.

c - Apprendre à mourir

Puisque le secret est gardé sur ce que sera notre mort, nous ne pouvons prévoir de moment de préparation.

Comment viendra-t-elle me saisir ? Oserai-je souhaiter telle forme plutôt que telle autre ? L'humilité née de l'expérience me fait seulement désirer être trouvé fidèle. Comment pourrai-je savoir de quelle mort je serai capable ?

Mais ce que je sais, ce que nous savons est que nous avons dès aujourd'hui à entamer notre victoire sur la mort. Le christianisme ne peut se contenter d'annoncer un sort meilleur quand l'irréversible sera accompli. Ce serait bien insuffisant, voire trompeur ! « Le christianisme doit donc se présenter comme une victoire sur la mort » (*Cahiers d'Action Religieuse et Sociale* n° 408) [15 avril 1965, revue publiée par les jésuites entre 1933 et 1984].

De cet article des C.A.R.S., médité au cours de ma convalescence, j'ai retenu que nous avons à « vivre notre mort » sacramentellement et quotidiennement pour être prêt à la vivre physiquement quand l'heure aura sonné. Vivre notre mort sacramentellement parce que nous mourons à nous-mêmes pour vivre en Jésus-Christ par le baptême, parce que, par l'eucharistie, nous nous livrons nous-mêmes pour devenir pain de vie pour autrui ! Vivre notre mort quotidiennement par la loi de « mortification » qui est contenue et dans le progrès, l'avancée qui nous est demandée et dans la rencontre d'autrui : comment aller de l'avant,

comment rejoindre notre frère en mal d'amour sans mourir à soi ?

Puisse alors de cette double mort naître la paix pour le temps retenu par le Seigneur.

*
* *

Comment ne pas comprendre l'immense sagesse de l'Église qui nous fait demander à Marie de prier pour nous *maintenant et à l'heure de notre mort* ? A cette heure où nous ne pourrions peut-être pas le faire.

2 - *Passion pour la vie*

La proximité de la mort que mon corps a connue est ainsi pour moi le rappel - de la part du Seigneur - de cette « éternité » qui est notre vocation. La condition de grand malade m'a, elle, ouvert de nouveaux horizons sur la passion complémentaire de la première : la passion pour la vie.

La passion pour la vie n'est-elle pas d'ailleurs la forme actuelle, la preuve actuelle de notre passion pour l'éternité ? « Si quelqu'un dit : j'aime Dieu qu'il ne voit pas et qu'il n'aime pas son frère qu'il voit, est un menteur. » (1 Jean 4, 20). Et pourquoi ne pas

ajouter : si quelqu'un dit : « j'aime le ciel qu'il ne voit pas et qu'il n'aime pas la terre qu'il voit, c'est un menteur » ?

Il ne s'agit pas de loucher fixant un œil sur le ciel tout en gardant l'autre pour la terre. Il est urgent de comprendre l'unité des deux dans leur distinction respectée. L'existence terrestre est le lieu de notre apprentissage de la vie nouvelle et le matériau dont sera faite notre éternité.

Si la passion pour l'éternité nous redit que l'unique important c'est le Royaume, la passion pour la vie nous rappelle que le seul devoir c'est l'Amour.

Dans le cadre de ces réflexions, je ne saurais que fixer quelques points que l'expérience a soulignés.

a - Aimer

Aimer la vie et le monde. Aimer les hommes.

Parlant du docteur Schweitzer, un journaliste américain a dit : « Albert Schweitzer nous apprend qu'on peut être un saint sans du tout être un ange ». J'oserais dire que l'on ne peut être saint de sainteté terrestre qu'à la condition de n'être pas un ange. L'aisance avec laquelle on classe au rayon des « anges » ceux qui cherchent la perfection, est vraiment inquiétante. Serait-ce qu'il faut se désincarner pour se sanctifier ?

Que le Seigneur nous délivre de cette confusion. S'il est entendu qu'à son école il est difficile d'être « viveur », qu'au moins en nous regardant on sache que nous sommes des vivants.

- *Aimer la vie*

Quand on a été privé de boire et de manger, quand on a été enfermé entre des murs par 28° de température, quand on a été sevré de musique et de spectacle, quand on a été aussi par la force des choses mis en quarantaine, alors ce qui était normal, usuel et usé retrouve valeur, attrait, saveur.

Quand on a accroché sa volonté de vivre à des visages, à un parfum, à quelques fleurs, alors ce qui était détail insignifiant devient merveille.

Nous sommes trop blasés, trop habitués : je sens le mal me reprendre et veux m'en défendre. Le spectacle d'une fleur, la joie d'un repas, l'audition d'une pièce de musique, le calme d'une nuit méritent admiration et louange.

Alors pourquoi faire comme si tout nous était dû ? Pourquoi ne pas retrouver le plus souvent possible une âme qui s'arrête, s'extasie, aime ? Une âme qui remercie ?

Pourquoi ne pas soigner le détail ? Pourquoi croire qu'il y a là un luxe alors que c'est peut-être la seule richesse accessible aux pauvres !

...

N'est-il pas étonnant par ailleurs que nous puissions marcher, parler, manger ? N'est-il pas étonnant que nous puissions voir et entendre ?

Alors pourquoi ne pas nous en étonner et nous en réjouir ?

...

Nous aimons la vie et toutes ses manifestations. Nous aimons la vie et toutes ses joies offertes.

- Aimer les hommes

Là encore de ces mois passés, je ne veux sur ce chapitre retenir qu'une chose. Aimer les hommes, leur apprendre à s'aimer : tout est là. Mais une des bases de cet amour est la suivante : considérer chaque personne comme unique en sa joie, et surtout dans ses peines. Car chaque personne est unique et a besoin d'être aimée, écoutée, entourée comme si elle était seule au monde.

Le malade à l'hôpital est un numéro : j'étais le « 3 ». C'est plus commode et parfois plus discret. Le médecin

qui passe, l'infirmière qui court, ne voient en lui qu'un malade parmi d'autres malades ! Mais le malade, lui, reste seul avec sa maladie. N'a-t-il pas besoin d'être soigné comme s'il était le seul malade de l'hôpital ? Et s'il souffre, de quel soulagement lui sera le fait qu'il n'est pas le seul ? Il est impossible dans les conditions de vie du personnel hospitalier de demander une telle attention à chaque malade. Mais est-ce bien ?

Aimer les hommes. Apporter à chacun toute l'attention qu'il attend. Permettre à chacun de trouver en nous le confident dont il a besoin. Quelqu'un pour l'écouter et pour le prendre au sérieux.

Tout être humain a besoin - à une heure ou à l'autre - spécialement à l'heure qui est grave pour lui de trouver quelqu'un qui soit tout entier à lui. Non pas quelqu'un qui lui cherche sa réponse. Non pas quelqu'un qui le rassure en comparant « son cas » à d'autres. Mais quelqu'un qui soit là ... pour lui.

L'être humain ne peut souffrir d'être réduit à n'être qu'un numéro. Ou s'il s'y résigne, c'est qu'il commence à perdre sa dignité de personne.

Il ne nous est pas possible de donner attention à toutes misères. Il est nécessaire de ne pas se laisser embobiner. Mais n'est-il pas de notre devoir de garder (et d'en prendre les moyens) assez de disponibilité

pour que vraiment notre porte soit ouverte et notre cœur attentif.

Aimer les hommes. Veiller à toutes les prévenances de détail qui font plus que toutes les paroles et les déclarations. Tel mot envoyé, telle démarche faite, tel cadeau ont plus de poids que nous ne l'imaginerions.

b - Aimer en vérité

Quittant le terrain des souvenirs immédiats, je noterai que le problème reste d'aimer en vérité. Aimer la vie, aimer les êtres humains ; c'est bien. Mais comment se fait-il qu'il y ait à cette tâche si simple tant de difficultés ?

Notre amour de la terre, notre amour des autres ont besoin et d'un apprentissage puisque nous sommes bâtis pour n'avoir jamais fini d'apprendre et d'un salut, car il y a le péché.

Devant l'ampleur du problème, je me résigne à ne faire que signaler ce qu'il faudrait trouver.

- Pour aimer en vérité, il faut que notre amour prenne les chemins évangéliques

L'Évangile ne nous propose pas un chemin parmi d'autres. L'Évangile nous montre le seul chemin de

salut. Qu'il y ait de multiples manières de suivre l'itinéraire est une autre chose. Notre foi est que l'Évangile a valeur pour tout homme ; que toute recherche sincère de la vérité met en communication avec l'Évangile.

Pour aimer en vérité tout l'Évangile est à méditer. Mais il me semble que les vertus de pauvreté, d'obéissance et de chasteté ont au cours des siècles résumé bien des invitations du Christ.

Pour aimer en vérité, il est nécessaire d'avoir une âme de pauvre, car encombrés de nous-mêmes ou englués dans nos biens nous n'aurons plus de place pour autrui.

Pour aimer en vérité, il est bon d'avoir une âme d'obéissance. C'est à la manière de Dieu qui aime que nous avons à aimer. Nous n'avons pas à justifier nos façons de voir par référence à ce qui nous convient, dans l'Écriture. Nous avons à nous couler dans la pensée du Père telle que l'Église nous la précise.

Pour aimer en vérité, il est utile d'avoir une âme chaste. Car la chasteté nous défend de faire de l'autre un objet de nos désirs ou de nos besoins d'affection. La chasteté aime l'autre dans le respect.

Rien n'est plus éclairant pour connaître l'intention du Seigneur que de revoir comment ces vertus sont les

chemins (rendus nécessaires par le péché) de ce à quoi nous sommes appelés.

Le Seigneur ne nous a pas créés pour la misère mais pour la richesse

→ le chemin de toute possession : la pauvreté.

Le Seigneur ne nous a pas créés pour la servilité mais pour la liberté

→ le chemin : l'obéissance.

Le Seigneur ne nous a pas créés pour la castration et la stérilité, mais pour la tendresse et la fécondité

→ le chemin : la chasteté.

...

- Pour aimer en vérité il faut que nous gardions la liberté intérieure.

La passion pour l'éternité risque de nous détourner de notre devoir immédiat. La passion pour la vie menace par contre notre condition de voyageur. Si à ces deux passions nous apportons la liberté intérieure tout se passe bien.

Liberté intérieure face à l'éternité : fuir l'obsession de la mort et du jugement : s'en remettre au Seigneur du temps et des moyens du passage : croire à la Miséricorde envers et contre tout : laisser dans le mystère ce dont le Seigneur n'a pas jugé bon de nous parler. Liberté intérieure qui nous permet de nous engager dans l'action, dans la vie. C'est là que le Seigneur viendra nous chercher.

« Devant Lui nous apaisons notre cœur, si notre cœur venait à nous condamner. Car Dieu est plus grand que notre cœur. » (1 Jn 3, 19-20).

Liberté intérieure face à la vie : ne pas s'accrocher, ne pas considérer comme un dû ce qui nous est habituel. Heureux d'avoir, heureux de ne pas avoir. Dans saint Paul il y a un « comme si » qui fait mal, mais qui libère (1 Corinthiens 7, 29-31). Un « comme si » qui n'a rien du mépris stoïcien. Un « comme si » qui entend ne jamais se laisser dominer (1 Corinthiens 6, 12). Accueillante à la vie, la liberté intérieure garde une distance qui empêche que des réalités bonnes ne pourrissent en devenant des idoles.

Aimer en vérité. Oui, si nous avons le cœur libre. Et si mêlé à cette liberté, se glissant discrètement, l'humour vient nous délivrer de ce qu'il y aurait de tendu et d'austère en notre volonté de bien faire. L'humour

qui garde du découragement au moment des si nombreux échecs dans notre désir de bien aimer.

- L'amour vrai ici-bas suppose, enfin, la communion avec les « souffrances ».

Notre joie se teinte de gravité. Notre passion devient discrète. Il y a tant d'êtres humains qui ont si peu qu'ils ne peuvent même pas avoir de « passion ». Il y a tant d'êtres humains qui portent au cœur des blessures de toutes sortes.

Oui aimer la vie, aimer autrui, avec cette porte ouverte à toute la peine du monde. Peut-être alors quitterons-nous certaines joies légitimes, certaines haltes utiles, parce que notre frère est là qui attend. Et que notre frère qui souffre a priorité absolue.

Là encore l'équilibre est difficile, voire impossible. Le cœur, lui, peut supplier d'avoir la grâce de garder toujours la sensibilité à la souffrance, au péché alors même que souffrances et péchés sont si quotidiens qu'ils en deviendraient vite la banalité, l'habitude.

*
* *

Passion pour la vie

Savoir admirer, louer

Savoir organiser sa vie pour lui permettre de fructifier

Savoir accueillir toute personne.

Passion pour la vie

Obtenir pour les hommes non seulement le minimum vital, non seulement l'espace vital. Mais aussi l'intériorité vitale.

Il n'y a de passion et de vie que s'il y a un minimum d'intériorité !

La surface des êtres et des choses est trompe l'œil, trompe la faim, trompe l'amour.

Passion pour la vie

dans la gravité que trop de misères imposent à nos cœurs.

3 - L'aujourd'hui qui seul nous est donné

Le moment présent est le lieu du rendez-vous de notre attente de l'éternité et de notre amour de la terre. « Pour celui qui a choisi de chercher d'abord le

Royaume de Dieu et sa justice, le devoir d'état n'est plus une idole dévorante ou une servitude accablante, il est la voie même par où ce Règne arrive » (Jacques Guillet « Jésus-Christ hier et aujourd'hui », collection *Christus* n° 11, Desclée de Brouwer, Paris, 1965, p. 264). Au moment présent, il ne s'agit plus que d'aimer notre vie.

Aimer notre vie. Telle qu'elle est. Avec ses fatigues et ses joies, ses routines et ses piétinements. Aimer notre vie telle que les événements la modèlent. Aimer notre vie d'aujourd'hui. Pas celle d'hier. Ni celle de demain. Celle de maintenant.

Nous ne sommes ni ce que nous avons été, ni ce que nous serons. Nous sommes ce que nous sommes dans l'instant qui passe. À chaque moment nous résumons en nous-mêmes toute notre vie et tout notre être. La distraction n'y fait rien ; rien non plus l'inévitable absorption par les tâches quotidiennes. Devant le Seigneur accepter d'être sans passé ni avenir, c'est finalement Le rejoindre dans son éternité de paix.

Car Il ne nous demande qu'une chose : bien vivre l'aujourd'hui qui nous est donné.

Abbaye de Ligugé, été 2018

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'J. Guillet', written in a cursive style with a long horizontal flourish extending to the right.

BIBLIOGRAPHIE DE MGR FRANÇOIS FAVREAU

Publications par des maisons d'édition

Au nom de Jésus-Christ

Droguet-Ardant, Limoges, 1981, 379 pages

La liturgie

collection « L'héritage du Concile » - Desclée, Paris, 1983, 215 pages

« **Croyez à l'Évangile** » - Chemins pour le Carême
Fleurus, Paris, 1991, 127 pages

Pastorale sacramentelle et liturgique : une responsabilité diocésaine

Documents-Épiscopat n° 6, avril 1998, 20 pages

Pour entrer dans la foi catholique

collection « Tilt », n° 58, Fleurus, Paris, 2003, 64 pages

« **A vin nouveau, outres neuves** » - Parcours d'initiation à la vie chrétienne

Bayard, Paris, 2006, 97 pages

Directions

Réussir sa vie avec le Christ : Le sel de la terre

Mame, Paris, 1960, 108 pages (*traduit en italien*)

Le comportement chrétien : Le sel la terre

Mame, Paris, 1964, 108 pages (*traduit en italien*)

Grandir dans la foi

- Livre de l'enfant

Fleurus, Paris, 1962, 143 pages

- Livre du maître

Fleurus, Paris, 1963, 160 pages

Lumières sur la route

Fleurus, Paris, 1966, 308 pages

L'Église à l'écoute du monde

collection « ISPC - école de la foi » - Fayard/Mame,
Paris, 1966, 172 pages

Vocation d'homme

ISPC, Paris, 1969, 128 pages

Collaborations

Regards sur la vie du Christ

Mame, Tours, 1961, 24 pages

En marche - Vers une foi d'adulte, livre de réflexion et de prière pour la première adolescence

Droguet-Ardant, Limoges, 1969, 330 pages

L'homme face à Dieu

ISPC, Paris, 1970

**Ministères et charges ecclésiales des baptisés –
Évaluation/orientations**

Conférence épiscopale, Imprimerie Indica, Paris,
1982, 72 pages

Préfaces

Des merveilles pour prier (Pierre Vanderlinden)

Brepols, Paris, 1983, 243 pages

Sur les chemins du monde avec saint François de Sales (Yvonne Stephan)

Éditions S.O.S., Paris, 1984, 255 pages

Chantez au Seigneur (Centre National de Pastorale Liturgique)

Châlet/Cerf/CNPL, Paris, 1988, 352 pages

Évangélaire

Livret d'introduction (14 pages)

Desclée/Mame, Paris, 1991, 552 pages

Pour célébrer la messe (Commission Épiscopale Française de Liturgie)

CLD, Chambray-les-Tours, 1990, 191 pages

Les hymnes de *Liturgia Horarum*

Desclée/Mame, Paris, 1990, 628 pages

Contributions

Le temps des vacances

In revue « Initiales » n° 7, mai-juin 1974, pp. 15-19

Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts et son règne n'aura pas de fin. J'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir

In « Des évêques disent la foi de l'Église », Cerf, Paris, 1979, pp. 261-303

Formes d'une pastorale de la pénitence et de la réconciliation

L'évêque et le prêtre, ministres du sacrement de la réconciliation

In « La pénitence et la réconciliation dans la mission de l'Église – Synode des évêques, Rome 1983 »

Collection « Documents d'Église », Le Centurion, Paris, 1984, pp. 154-155 et 162-165

La pastorale liturgique

In « Dans vos assemblées – manuel de pastorale liturgique »

Desclée, Paris, 1989, pp. 15 à 31

Mes routes ne sont pas vos routes

**La constitution *Sacrosantum concilium*,
40^e anniversaire**

In « Dévotions, prières, superstition »

Revue « La Maison-Dieu » n° 236, décembre 2003,
pp. 161-176

**DOCUMENTS PUBLIÉS PAR
MGR FRANÇOIS FAVREAU
PENDANT SON ÉPISCOPAT À NANTERRE
(1983 – 2002)**

Réflexions pastorales

Aujourd’hui vous êtes le peuple de Dieu – Réflexions
sur l’Église

1984, 40 pages

La Moisson est abondante – Présentation de l’ency-
clique de Jean-Paul II sur la mission

16 juin 1991, 16 pages

Orientations pastorales

Allez je vous envoie – Propositions pour la Mission

1^{er} janvier 1988, 96 pages

Conseil pastoral de doyenné et Conseil de paroisse
– Orientations pastorales

1990, 28 pages

Accueillez-les en mon nom – repères et orientations pour le premier éveil à la foi et le catéchisme des 8-12 ans

9 octobre 1990, 80 pages

Recevez le don du Saint-Esprit – Le sacrement de confirmation : réflexions et orientations

3 janvier 1991, 48 pages

À cause de l'Évangile – Orientations et décrets synodaux

29 juin 1992, 176 pages

Invitez-les au repas des noces – Les enfants et la messe : réflexions et orientations

2 février 1993, 48 pages

Ce mystère est grand – Le sacrement du mariage : réflexions et orientations

janvier 1994, 88 pages

Je vous donnerai un avenir et une espérance – orientations pastorales des Aumôneries de l'Enseignement Public des Hauts-de-Seine

juin 1994, 60 pages

La santé dans tous ses états, un évêque dans le monde de la santé – Textes d'orientation

novembre 1994, 40 pages

Et qui donc est mon prochain – Orientations pastorales sur la solidarité

janvier 1997, 120 pages

Des chemins d'espérance – Orientations pastorales

15 avril 2001, 164 pages

Prédications pour des pèlerinages diocésains

L'amour est notre voyage – Le diocèse de Nanterre à Rome et Assise

avril 1988, 48 pages

La Parole de Dieu gagnait du terrain – Pèlerinage diocésain à Rome

avril 2001, 48 pages

Lettres pastorales

publiées comme suppléments au bulletin diocésain « Église des Hauts-de-Seine » et classées ainsi par Mgr Favreau (généralement 4 pages chacune) :

1. Des repères pour une existence de croyants :

- Accueillir la Parole de Dieu, novembre 1984
- Témoigner, mars 1985
- Vivre l'Évangile, octobre 1985
- Construire l'Église, mars 1986

2. Questions de notre temps :

- Les Droits de l'Homme, février 1989
- La communication, juin 1989
- Le regard, février 1990
- Face aux détresses, octobre 1985
- Que nous est-il arrivé ? (réflexions après les grèves et manifestations de novembre et décembre 1995), février 1996

3. Vocation et mission des baptisés :

- Le baptême nous engage à la suite du Christ dans une vie nouvelle, novembre 1986
- Baptisés nous sommes pressés de participer à la construction du monde, mars 1987

Bibliographie

- Le baptême est donné en Église... il est vécu en Église, juin 1987
- Vocation et mission des laïcs dans le monde (exhortation de Jean-Paul II), avril 1989
- Croire en Jésus Christ, avril 1995
- « Lève-toi, va à la grande ville » Évangéliser dans la ville, novembre 1991

4. Aujourd'hui :

- La Prière, octobre 1990
- L'Évangile, février 1991
- La Morale, novembre 1992
- Les Sacrements, mai 1993
- L'Engagement, novembre 1993
- Le Temps, avril 1994
- L'Espace, décembre 1994

5. Lettres aux jeunes :

- Aux jeunes, novembre 1988
- Aux jeunes des lycées et des collèges, novembre 1989
- Aux jeunes adultes, mai 1997
- Venez et vous verrez (JMJ 1997), février 1997
- On cherche des vivants pour le 3^e millénaire (JMJ 1997), août 1997

6. Lettres ouvertes :

- Aux pratiquants, décembre 1995
- À ceux qui connaissent une épreuve grave, avril 1996
- Aux baptisés, novembre 1996
- Aux confirmés, novembre 1997
- Pour un temps de changement, décembre 1998
- Sur l'avenir, avril 1999
- Pour le Jubilé de l'An 2000, novembre 1999
- Pour Pentecôte 2000, juin 2000
- Des temps nouveaux pour l'Évangile, novembre 2000
- Aux communautés, mai 2000
- Sur des chemins d'espérance, janvier 2002

7. Messages pour les visites pastorales :

- Vivre ensemble l'Église, 1984-1985
- Vivre ensemble la Mission, 1985-1986
- Vivre ensemble la Fraternité, 1986-1987

Y.A. 22.12.2020

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Mgr Matthieu Rougé	p. 3
Présentation par Mgr Yvon Aybram	p. 7
Introduction	p. 11
L'événement	p. 13
Signification d'un événement	p. 26
A - En quoi cet événement fut-il une épreuve ?	p. 27
1 - L'épreuve de la souffrance	p. 27
2 - L'épreuve de la modification des conditions de vie	p. 32
3 - L'épreuve de la foi par les questions de la mort	p. 35
B - Quelles invitations retenir de cette épreuve ?	p. 38
1 - Passion pour l'éternité	p. 40
2 - Passion pour la vie	p. 48
3 - L'aujourd'hui qui seul nous est donné	p. 58
Annexe :	
Bibliographie de Mgr Favreau	p. 61

Prière pour les artisans d'espérance

Seigneur Jésus, tu nous redis jour après jour :
« Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » (*Jn 20, 21*),
« Allez jusqu'au bout du monde. Soyez mes témoins. » (*Ac 1, 8*)

Pour que nous prenions les chemins de l'espérance...
 envoie-nous ton Esprit,
 donne-nous le sens de la fidélité
à ce qui nous est demandé pour faire ensemble,
change nos résistances en ouverture à ton Amour sauveur.

Pour que nous soyons des artisans d'espérance...
 envoie-nous ton Esprit,
 donne-nous l'intelligence des signes des temps,
change nos peurs en courage des mutations nécessaires.

Pour que nous tenions le cap de l'espérance...
 envoie-nous ton Esprit,
 donne-nous des frères et des sœurs,
change nos cœurs de pierre en cœurs de chair.

Seigneur Jésus, tu es avec nous sur la route,
prends-nous par la main et dis à chacun de nous :
 « Lève-toi et marche. » (*Jn 5, 8*)

Seigneur Jésus, tu es avec nous sur la route,
sois la nourriture de notre voyage et dis à chacun de nous :
 « Prends et mange le pain de pain de l'Amour. »

Seigneur Jésus, tu es avec nous sur la route
et tu nous attends sur l'autre rive.
Alors nous te disons :
« Maranatha. Amen. Viens, Seigneur Jésus. Amen. » (*Ap 22, 20*)

+ *François Favreau, Pentecôte, 3 juin 2001*

Édition par le Service communication du diocèse de Nanterre
Achevé d'imprimer par l'imprimerie Chauveau - 28000 Chartres
Juillet 2021

Photo de couverture :

« Le Christ envoie ses disciples en mission »
retable de l'oratoire de l'évêché de Nanterre
commande de Mgr Favreau à Dominique Kaepelin (1949-2019)
bois doré

Mes routes ne sont pas vos routes...

« Je m'étais fixé ce temps de retraite pour revenir sur "mon" accident et pour chercher la signification de cet événement. Cette quête m'est-elle personnelle au point d'être incommunicable ? Dois-je au contraire partager fraternellement le fruit de cette grâce ? Je ne sais. »

Mgr Favreau a bien voulu nous livrer ici un témoignage très personnel.



Mgr François Favreau est né en 1929 à Poitiers. Ordonné prêtre pour ce diocèse en 1952, il y deviendra cinq ans plus tard directeur diocésain de l'Enseignement Religieux.

L'année de « l'événement » il était en outre délégué national à la catéchèse.

Évêque en 1972, il sera successivement auxiliaire de Bayonne, coadjuteur puis évêque de La Rochelle (1977-1983) avant d'arriver à Nanterre dont il devient émérite après sa démission en 2002.